

ABONNEMENT.

Un an. 30 fr.
Six mois. 16
Trois mois. 8

Hors du Département.
Un an. 35 fr.
Six mois. 18

On s'abonne

Chez tous les Libraires
français et étrangers.

ECHO DE L'OUEST

DIEU ET LA FRANCE

Religion. — Famille. — Propriété.

INSERTIONS.

Annonces, la ligne. . . 20 c.
Réclames, — 30
Faits divers, — . . . 75

S'adresser, pour l'insertion
des annonces, à M. Paul
GODET, imprimeur, place
du Marché-Noir.

On s'abonne

Chez tous les Libraires
français et étrangers.

EUGÈNE DE MIRECOURT,
Rédacteur en chef.

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

ADMINISTRATION.
Rue Saint-Jean, n° 8, à Saumur.

ÉPHÉMÉRIDES DE LA COMMUNE.

1^{er} MAI 1871.

La Commune décrète la formation d'un comité de salut public. C'est la terreur qui s'affirme. A l'église Saint-Nicolas-des-Champs, se tient le club le plus ignoble et le plus exalté de tous : on a mis à l'ordre du jour et on a voté avec rage la mort de l'archevêque.

On a réoccupé le fort d'Issy, mais il se défend à peine. Il ne lui reste que trois canons de 24. Toutes les autres pièces ont été démontées ou enclouées.

Grands progrès des troupes de Versailles du côté de Neuilly. Les deux rives de la Seine leur appartiennent.

Sac de la maison des Pères Capucins. Le pauvre couvent de ces religieux, leur simple mobilier de bois, leur chapelle, tout a été l'objet d'une dévastation, qu'une bande de sauvages ou de vandales n'auraient pas rendue plus complète.

Les bandits se précipitent ensuite sur le couvent des religieuses Augustines. Mais là ils se trouvent en présence de sœur Sainte-Victoire, la supérieure, femme admirable, qui leur tient tête, les fait rougir de leur cynisme, de leur brutalité monstrueuse, et décide le capitaine Lalanne, commandant de la troupe, à faire passer des secours et du linge à l'archevêque et à M^{lle} Darboy sa sœur, détenue à la Conciergerie.

« — Si je suis conduit à Cayenne, dit Lalanne à la supérieure, ce qui est plus que probable, je vous recommande ma femme et mes enfants. »

LES SAUVAGES DE LA CIVILISATION.

Nous assistons à un spectacle plein d'enseignements dont tous les hommes honnêtes doivent profiter. Il y a un an, à peine, l'insurrection la plus formidable était maîtresse de Paris. Les souvenirs de son passage sont encore inscrits sur les monuments publics noircis par le feu, sur les maisons livrées au pillage et à l'incendie ; les familles pleurent encore leurs enfants, leurs pères assassinés ; le clergé a fourni une longue liste de martyrs ; la magistrature a payé son contingent de la dime sanglante ; l'armée a perdu près de 5,000 braves, parmi lesquels il faut

compter les officiers et les soldats torturés ou assassinés par derrière ou empoisonnés par des misérables qui leur offraient une apparente bienvenue et leur versaient la mort.

Voilà les œuvres du radicalisme : on devait s'attendre à voir tous les partis en repousser la solidarité. Le meurtre, la cruauté féroce, l'incendie, n'appartiennent à aucune théorie politique.

Cette espérance a été complètement déçue. Même au sein de l'Assemblée nationale, les hommes qui avaient un intérêt évident à établir une ligne de séparation entre leur politique et les souvenirs de la Commune, les représentants de l'extrême-gauche, n'ont pas trouvé une parole de blâme pour des crimes qui font horreur. Ils n'ont pas manqué une seule occasion d'invoquer l'indulgence pour les coupables. Ouvertement ils ont demandé l'amnistie, c'est-à-dire l'impunité ; ils ont essayé de flétrir les conseils de guerre et la commission des grâces, qu'un député de la gauche a appelé *Commission d'assassins*. Il y a des journaux, beaucoup de journaux, à Paris et en province, qui placent les Raoul Rigault, les Vésinier, les Ferré, les Vermesch au nombre des martyrs, et qui réservent à nos braves soldats le titre de bandits.

Ce parti marche la tête levée. Dans les départements, il a ses conseillers généraux, ses conseillers municipaux, et quand la majorité ne lui appartient pas, il essaie de l'intimider par ses menaces et par d'odieuses diffamations, en attendant la violence.

Il faut le dire hautement, il faut le répéter tous les jours ; la lutte n'est pas entre la République et la Monarchie, encore moins est-

elle entre telle ou telle forme de monarchie ou de république. Le parti qui relève la tête menace tous les honnêtes gens. Il y a d'honnêtes gens parmi les républicains : le malheureux Chaudey passait pour tel. La Commune ne l'a pas épargné, et, disons-le, elle épargnerait moins encore les républicains honnêtes que les monarchistes avoués. Les monarchistes, elle les regarde comme des vaincus, elle regarde les républicains modérés comme des ennemis ou des faux frères.

Ainsi la question est posée entre les honnêtes gens et les hommes de la Commune, entre ceux qui respectent la religion, la famille, la propriété, la liberté, et ceux qui ne veulent ni religion, ni famille, ni propriété, ni liberté, entre le travailleur économe qui a laborieusement amassé une fortune, grande ou petite, et le paresseux qui, n'ayant rien épargné, rien produit, s'arroge le droit de réquisition ou de pillage.

Une fois posée, la question est bientôt résolue.

Les honnêtes gens n'ont qu'un parti à prendre. Quand la maison brûle, on ne demande pas aux pompiers quels sont leurs opinions politiques. Quand les pillards veulent forcer la caisse, on ne discute pas sur le choix du caissier. Ces discussions-là viendront plus tard. Aujourd'hui, il s'agit d'éteindre le feu ou de livrer les malfaiteurs à la gendarmerie. Ordre ou désordre, voilà le dilemme posé.

L'ennemi commun, c'est la démagogie, c'est l'Internationale, c'est la Commune. Les adversaires de la société savent oublier les nuances qui les distinguent et négliger les questions qui les divisent. Ils s'entendent pour détruire, sauf à se disputer plus tard,

quand il faudra partager la proie. Sachons nous unir pour nous défendre. A chaque jour suffit sa besogne. Aujourd'hui, il ne s'agit plus de savoir si la société sera dirigée par un président ou un monarque, par une ou deux Assemblées, par un roi héréditaire ou un président élu. Il s'agit de savoir si elle existera ou si elle sera détruite, si elle réparera ses ruines ou si elle sera livrée aux plus terribles de tous les barbares, aux sauvages de la civilisation.

SAUMUR

30 AVRIL.

Sous l'Empire, les radicaux, les républicains, les libéraux, les opposants de toutes couleurs remplissaient la France de leurs cris les plus aigus lorsqu'on faisait intervenir les maires dans la politique.

Tous leurs députés à la tribune, tous leurs journaux, tous leurs orateurs dans les réunions publiques soutenaient que les maires doivent ne jamais sortir du cadre des affaires municipales, que leur intervention dans la politique est un abus, que l'emploi de leur autorité au service de tel ou tel parti politique est un fait coupable.

Mais aujourd'hui, tout change. Les radicaux trouvent dans certaines villes les maires issus de la fièvre du 4 septembre et des minorités démagogiques. Ces maires se font les chefs de l'agitation en faveur de la République dictatoriale dont la tyrannie de Bordeaux nous a laissé le souvenir, et dès lors les feuilles démocratiques proclament que les maires ont le droit d'employer leur autorité en faveur des partis politiques.

Les maires, sur lesquels ils exerçaient autrefois un contrôle si vigilant pour leur interdire un rôle politique, sont libres maintenant de faire ce qui leur plaît, et le gouvernement ne peut pas se permettre d'intervenir pour les inviter à la neutralité qu'exigent leurs fonctions.

Ainsi, ce qui était faux devient vrai, ce qui

Feuilleton de l'Écho de l'Ouest.

BABEL

OU

LES ASSISES DE LA LIBRE-PENSÉE

1^{re} Séance.

(La scène se passe dans les bureaux du *Siècle*). — Toute la rédaction est présente. — Foule nombreuse d'hommes. — Quelques femmes avec des enfants. — On boit une énorme quantité de chopos et de petits verres. — Chants et tumulte. — M. Louis Jourdan, du *Siècle*, occupe le fauteuil de la présidence et fait signe qu'il veut parler. — Le silence se rétablit.

M. JOURDAN.

Libres-penseurs, vous le savez : le jésuitisme et l'ultramontanisme nous débordent et menacent de submerger le monde de leurs flots impurs. Je vous ai convoqués pour aviser au moyen de les arrêter dans leurs ravages. Disons-le tout d'abord, ce moyen c'est la liberté.

TOUS

Oui !... Vive la liberté !

M. JOURDAN.

Qu'est-ce que le catholicisme, sinon la superstition, l'esclavage et l'intolérance ? Opposons notre indépendance à la servitude. Devant le drapeau du servage catholique et de l'obscurantisme, plantons le drapeau des lumières et de la libre-pensée ! (*Bruyants applaudissements.*) Prouvons au monde entier que notre âme, libre de tous liens, ne consentira jamais à s'emprisonner dans les formules d'un symbole. Que chacun de nous vienne donc aujourd'hui battre son brèche et détruire chaque dogme du symbole catholique par un dogme contraire ! (*Les bravos redoublent.*)

CHŒUR DES BUVEURS.

Moi, des sujets polissons
Le ton m'affriole,
Minerve dans mes chansons
Fait la cabriole.
De ma grand'mère après tout
Tartufes, je tiens le goût
De la gaudriole,
O gué !
De la gaudriole.

(Tout à coup la porte s'ouvre. On voit apparaître un sauvage, à la figure rouge et tatouée, couvert d'un manteau de peau de renard bleu, la tête ceinte d'une couronne de plumes de flamant rose, et portant son tomahawk appuyé sur l'épaule.)

LE SAUVAGE s'avançant.

Je suis Oualé, fils de Micou, fils de Simaghan. Ma nation est la grande nation des Peaux-Rouges, les plus vaillants chasseurs de la Savane. Or, un jour, à l'heure où les magnolias entr'ouvrent leurs corolles, blanches comme le lait d'une cavale, j'invoquais mon manitou, la face tournée vers l'étoile immobile. Soudain j'entendis mon manitou qui me disait : « — Va, traverse le grand lac salé, rends-toi au grand village des faces pâles. Là, tu trouveras un sachem savant dans la langue du grand Esprit ! » Après avoir invoqué Michabou, génie des eaux, j'ai traversé le grand lac salé, et je suis venu vers toi, illustre sachem (*il s'incline devant M. Jourdan*) ; je veux polir avec toi la chaîne de l'amitié et fumer le calumet de paix. — J'ai dit.

(Il allume son calumet, lance une bouffée de tabac vers chacun des quatre points cardinaux, et le présente ensuite au sachem Jourdan, qui le passe successivement à toute la rédaction du *Siècle*. — On dirait d'un conseil tenu par des guerriers Peaux-Rouges.)

M. JOURDAN.

Que désires-tu de moi, frère ?

LE SAUVAGE.

Je demande que tu m'instruises dans la science du grand Esprit. La réputation de ta sagesse a pénétré sous le wigwam du désert.

M. JOURDAN d'un air modeste.

Cela ne m'étonne pas. En effet, ton manitou ne pouvait mieux te guider. Tu vois ici l'illustre assemblée des hommes les plus experts dans toutes les sciences, l'élite des philosophes, le cénacle des lumières. Ecoute, enfant des solitudes ! reçois les sublimes enseignements de ces maîtres de la vérité. Et vous, libres-penseurs, faites briller aux yeux éblouis de ce fils de la nature les splendeurs éclatantes de votre philosophie.

TOUS

Nous sommes prêts.

M. JOURDAN.

A *Jove principium* : libres-penseurs, que pensez-vous de Dieu ?

M. QUINET.

« Dieu, c'est la puissance de transformation de la matière... Dieu n'est pas éternel. Souvent il arrive qu'un Dieu est mort et enterré dans le ciel, et que nous l'adorons encore sur la terre. » (*Génie des religions*, 2, et *Ahasvérus*, 267.)

UN DISCIPLE DE COUSIN.

« Dieu est tout à la fois Dieu, nature et humanité. » (*Fragments de philosophie*, 76.)

M. TAINE.

Et vous vous obstinez à ne pas vouloir être des nôtres ! L'athéisme est beaucoup plus simple.

sommes, l'Eglise a travaillé, et, jusqu'à la consommation des temps, elle travaillera pour procurer, maintenir ou rétablir une organisation chrétienne de la démocratie, c'est-à-dire un ordre de choses, qui, suivant le génie particulier des peuples, comporte parmi eux la plus large distribution possible de pain, de liberté, d'égalité et de paix.

La royauté chrétienne n'eut pas un autre but, et c'est la tendance de toute institution où l'Eglise a mis la main, la tendance invincible de l'institution chrétienne.

EN ALSACE.

On écrit de Mulhouse :

Voici un incident dont j'ai été témoin, hier matin, à la gare de Mulhouse. Une foule considérable se pressait pour regarder curieusement un chasseur d'Afrique en petite tenue, suivi d'un gendarme allemand. Les questions se croisaient nombreuses et passionnées dans les groupes. Qu'a-t-il fait? Pourquoi est-il ici? Est-ce qu'il aurait opté pour la nationalité allemande? C'est un traître!... J'abrège la kyrielle. Le malheureux, objet de tout ce bruit, avait un visage pâle, défait, semblait pouvoir se tenir à peine sur ses jambes, et les regards courroucés qui l'entouraient lui faisaient visiblement de la peine. Une vieille dame s'approche émue :

— Êtes-vous Alsacien, mon enfant?

— Oui, madame.

— Vous a-t-on renvoyé de France?

— Non, j'ai obtenu un congé pour cause de maladie; je vais passer un mois dans ma famille, puis je regagnerai mon corps.

— Ah! très-bien, dit la vieille dame, qui, fouillant dans son porte-monnaie, en tire une pièce de 20 francs qu'elle glisse dans la main du soldat.

Quantité d'autres personnes l'imitent; en peu de temps, le chasseur d'Afrique se trouve convenablement lesté; on échange avec lui des accolades, et on lui fait une ovation de murmures sympathiques.

— Pourquoi accompagnez-vous cet homme? demandai-je au gendarme.

— Ne croyez-vous pas que nous allons laisser un soldat français en uniforme se promener dans les rues? me répondit-il.

— Vous avez raison, il serait capable à lui seul de reconquérir l'Alsace.

Et les Alsaciens d'éclater de rire pendant que l'animal au casque pointu fait mine de se courroucer à froid, chose qui ne m'émeut guère, tant j'ai l'habitude du tempérament german.

La morale de ce que je viens de vous narrer, c'est que la créance qu'il faut accorder aux assertions allemandes concernant l'Alsace doit être terriblement mince.

Petite Correspondance.

M. J. S., à Angers. — Vous avez raison, monsieur: plutôt la restauration de l'Empire que leur odieuse république! Mais croyez-vous que Dieu donne le choix à cette aveugle bourgeoisie? Je ne le pense pas. Elle laisse faire, elle ne veut pas qu'on trouble son repos, elle craint d'être dérangée de son bien-être égoïste, elle refuse de combattre et ne verra clair bien décidément qu'à la lueur du pétrole. C'est la Commune et Gambetta qu'elle mérite, elle les aura bientôt.

M. Alph. B. — Cher confrère, n'envoyez plus d'articles. Réservez-les pour un journal placé sur un terrain moins ingrat. Vous saurez bientôt pourquoi je vous donne cet avis.

Chronique de l'Ouest

ET
CHRONIQUE LOCALE

Il vient d'être décidé que les concours régionaux auront lieu au mois de septembre prochain. Les fonds alloués par l'Assemblée nationale ayant été réduits, ces concours n'auront pas l'éclat accoutumé et les primes seront probablement moins fortes. Les concours auront pour sièges les chefs-lieux des départements dans lesquels ils devaient avoir lieu en 1871.

Il est, dit-on, question en ce moment de modifier les examens d'admission à l'Ecole navale de Brest, ainsi que les cours de cette Ecole.

On n'y pourrait plus entrer avant seize ans accomplis ni après dix-neuf ans. Les examens seraient beaucoup plus sévères et embrasseraient plus de connaissances. Un enseignement militaire nouveau ferait partie des cours, de façon que les officiers de marine puissent du jour au lendemain, devenir d'excellents officiers de terre.

Une découverte assez curieuse, a été faite récemment. Un agriculteur a observé qu'en arrosant les légumes et les arbres fruitiers avec une solution de sulfate de fer, on obtenait des résultats excessivement étonnants. Des haricots gagnaient en grosseur près de 60 p. 0/0, et, ce qui vaut mieux, le goût en est beaucoup plus savoureux. Parmi les arbres à fruits, celui qui profite le plus de cet arrosage est le poirier.

On lit dans l'Union libérale de Tours

La température douce d'une quinzaine de jours a suffi pour faire sortir presque tous les bourgeons de nos vignes; il y a donc aujourd'hui tout à craindre des gelées.

Depuis huit jours le vent souffle du nord et du nord-ouest, nous donnant un froid menaçant; mais ce n'est que dans les vignes de plaine placées entre des luzernes et autres plantes artificielles; nous en sommes donc quittes jusqu'à ce jour.

Je n'ai pas encore de renseignements sur l'ensemble de la pousse de la vigne, et je ne puis vous donner le résultat du mal causé par les gelées d'automne qui ont fait un si grand bruit.

Le temps semble s'adoucir, il pleut même en ce moment; mais le vent tient toujours au nord, et à l'aide de cette humidité il ne faudrait qu'une seule nuit claire pour causer de grands dommages à nos vignes.

L'achat des vins et les expéditions se font lentement, mais régulièrement, et, si cet état de chose continue, il ne restera certainement plus de vins de 1871 à la prochaine récolte.

Les prix sont toujours les mêmes, de 60 à 65 fr. la pièce de 250 litres fût compris.

LETTRES DU VILLAGE.

Notre confrère, le rédacteur en chef du Journal du Mans, publie sous ce titre d'excellents articles, dont nous sommes heureux de donner aujourd'hui un extrait.

Il paraît qu'il y a quelque part, dans la Sarthe, un nommé Dutertre, qui joue très-agréablement, comme le Courrier de Saumur, du trombone démagogique, avec pas mal d'inquisition à la clé.

Or, l'auteur des Lettres du village, lui répond ceci :

* *

L'Inquisition fut l'œuvre de l'Espagne en lutte contre l'élément arabe qui la menaçait toujours, même après l'expulsion des Maures. Nous avons eu pis qu'elle en France, et il n'y a pas longtemps: et cette Inquisition-là fut l'œuvre des philanthropes républicains.

Qui est-ce qui torturait à petit feu, de 1793 à 1795 (deux années entières!), un enfant de dix ans, le fils de Louis XVI, et jusqu'à le faire mourir de ses plaies? — Des républicains! Bien plus, la République elle-même, son gouvernement officiel...

Quel fut le carnassier adressant à ce même gouvernement, institué tout exprès pour détruire les inquisitions et les férociétés, une dépêche comme celle-ci, insérée au Moniteur et couverte d'approbations bruyantes: — « Suivant les ordres que vous m'avez donnés, j'ai écrasé les enfants sous les pieds des chevaux, massacré les femmes... je n'ai pas un prisonnier à me reprocher: j'ai tout exterminé. Les routes sont semées de cadavres; il y en a tant, que sur plusieurs endroits ils font pyramides... »? — Un général républicain, fort estimé en pays feuilleté, Westermann. Et les victimes dont il s'agit, des Français!

Qui est-ce qui égorga, à Nantes, neuf mille enfants? — Un proconsul républicain, Carrier.

Qui est-ce qui ordonna la destruction complète de Lyon, après l'avoir tellement baigné de sang, que les eaux du Rhône, toutes rouges, forcèrent les blanchisseuses à réclamer? — La République officielle, les inquisiteurs nommés par elle.

Qui est-ce qui allumait des fours, et, lorsqu'ils étaient chauffés à point, y jetait femmes et enfants, et appelait cela cuire le pain de la République, ce qui, ajoutent les témoins, le divertissait singulièrement? — Le général et inquisiteur républicain Amey.

Qui est-ce qui écorcha les victimes de ces scélérateurs de cannibales pour se faire des pantalons de peau humaine? — Deux généraux et inquisiteurs républicains, Moulin et Beysser.

Qui est-ce qui fit monter sur l'échafaud, à Paris seulement (dans la seule année 93), 3,193 paysans, 2,212 ouvriers, 708 servantes et couturières, 244 domestiques, sans parler des autres conditions sociales? — L'Inquisition républicaine.

Qui est-ce qui, l'an dernier, sous les flots de lumière qui nous viennent de ces belles doctrines démagogiques, assassina des gendarmes, des magistrats, des prêtres, des religieux, des domestiques, des généraux, et paracheva ces illustres exploits par l'incendie de notre capitale? — Compère Dutertre, étaient-ce des royalistes ou des républicains?

Les 25,000 échappés du bagne faisant le coup de feu de l'hécatombe des otages à l'usage de la Commune se disaient-ils royalistes ou républicains?

Et cet ordre, si bien suivi: « Il faut déshonorer la Chouannerie dans ses œuvres vives. Lâchez-moi sur l'Ouest quelques centaines de galériens commettant tous les excès au nom du ci-devant bon Dieu, et puis envoyez-moi des récits saupoudrés de larmes. Je me charge du reste. » Qui l'adressa aux agents de l'administration? Quelque royaliste? Non, pudique Dutertre: ce fut Sottin, ministre de la police du Directoire.

Donc un peu de pudeur, citoyen Dutertre, si vous en êtes capable! Ne remuez pas l'histoire, honnête démocrate: elle vous est mortelle!

HORRIBLE ET NOUVEAU CRIME

A LONDRES.

L'émotion produite par le sinistre assassinat de M^{me} Riel avait eu à peine le temps de se calmer qu'un aliment nouveau vient de lui être offert par l'horrible tragédie dont notre correspondant de Londres nous adresse le récit.

Dans deux petites chambres d'une misérable maison située au n° 46 de la rue Caplard, quartier de Marylebone, à Londres, habitaient un pauvre cordonnier du nom de James Nicholls, sa femme et six enfants. Il était âgé de quarante-cinq ans; il était arrivé de Plymouth à Londres il y a environ un an.

Cette famille vivait dans la plus grande pauvreté, et c'est sans doute sous l'influence de la misère que le crime dont nous parlons a été commis.

Hier matin, la femme sortit selon son habitude pour aller en journée dans une maison du voisinage.

L'après-midi, le père envoya ses deux en-

fants, les plus âgés, jouer dans la rue, conservant auprès de lui les quatre autres.

Les voisins entendirent des cris, mais ils n'y prêtèrent pas grande attention. Vers les cinq heures, un petit garçon qui habitait avec sa famille une chambre sur le même palier que Nicholls vit du sang qui coulait à flots sous la porte du cordonnier.

Pris d'une grande frayeur il courut chercher la femme Nicholls et lui raconta ce qu'il avait vu.

Elle revint immédiatement, et l'on peut se figurer sa terreur lorsqu'après avoir ouvert sa porte, elle aperçut les cadavres de trois de ses enfants gisant dans une mare de sang.

Dans la chambre voisine était étendu le cadavre de son mari, et près de lui le corps du quatrième enfant.

L'officier de police arriva bientôt avec le docteur Benson Baker. Ce dernier reconnut de suite que tout secours était inutile. On transporta les corps à la Morgue, en attendant l'enquête du coroner.

Le premier des enfants a neuf ans, le second cinq, le troisième trois, ce sont trois petites filles; le quatrième, un petit garçon, n'était âgé que de quatorze mois.

Il paraît certain que Nicholls, après avoir tué ses quatre enfants, s'est suicidé.

Les meurtres ont été commis au moyen d'un tranchet, et le père, après avoir coupé le cou à ses quatre petits enfants, s'est coupé le cou avec le même instrument.

Cet affreux événement a causé une grande consternation dans le voisinage, et, pendant toute la nuit, une grande foule était amassée autour de la maison.

Nicholls et sa femme étaient des ouvriers laborieux et très-honnêtes, mais très-malheureux, et l'on raconte que, depuis quelque temps, le mari avait donné des signes certains d'aliénation mentale.

LES PUCES ITALIENNES

On nous a raconté une aventure fort jolie, qui est arrivée l'été dernier (ce n'est pas neuf) à un jeune attaché d'ambassade dont nous tairons la nationalité. C'était au bal de l'ambassadeur d'Angleterre, en plein mois de juillet. Il faisait une chaleur étouffante, et notre jeune attaché, comme beaucoup d'autres invités, s'était mis en habit noir et en pantalon blanc. La chaleur était accablante, et, inconscient plus grand et moins poétique, l'atmosphère était criblée de ces atroces puces qui, en Italie, font le désespoir des voyageurs, et qui faisaient dire à M^{me} Georges Sand que les grandes dames d'Italie portaient des bas noirs.

Après avoir follement dansé, notre attaché se sentit mordu et déchiré par les bouches vivaces des insectes susnommés. Il sentait que son pantalon était le réceptacle d'une légion terrible et acharnée de puces florentines. Après avoir souffert son martyre aussi longtemps que possible, il n'y put tenir et arriva au fond d'un des salons, petit cabinet isolé, sans lumière, et qui n'avait qu'une fenêtre sur une des rues les moins fréquentées de la ville.

Favorisé par l'obscurité, il se déshabilla tout simplement et se met à secouer vigoureusement son pantalon par la fenêtre, afin d'en faire tomber les puces. Soudain, il lui semble entendre qu'on entre dans le cabinet, et, dans un mouvement de frayeur, il laisse échapper son inexprimable, qui tombe dans la rue.

Il se penche aussitôt et pousse un cri, en voyant que deux gamins de la ville se sont emparés du précieux vêtement et le tiennent chacun par une jambe. A ce cri, les deux gamins prennent peur à leur tour et se sauvent à toutes jambes, en tirant le pantalon

